

et de tous les hôtes des bois, me plongeaient dans des rêveries sans fin."

La libre vie au grand air, on l'a constaté plus d'une fois, habitue insensiblement l'âme aux spectacles grandioses de la nature et aux graves et fécondes pensées qu'ils éveillent au fond de l'intelligence. Aussi bien, Hébert a gardé dans ses œuvres quelque chose de ces fortes impressions de son enfance ; il est resté le "coureur des bois" de jadis, produisant librement, obéissant à l'inspiration du moment, ne cherchant jamais à faire rentrer sa pensée dans une formule arrêtée d'avance. Il est lui-même, et se donne avec ses qualités et ses défauts, ne cherchant aucune théorie esthétique pour excuser ceux-ci ni pour exalter ceux-là ; en un mot, il ne force pas l'art à descendre jusqu'à lui, mais il donne de grands coups d'ailes pour s'élever jusqu'à l'idéal, qu'il a entrevu dans les profondeurs de ses rêves d'artiste.

A peine âgé de six ans, le jeune Hébert donne déjà des signes de son talent naissant. Armé de son couteau de poche, il sculpte d'informes bonshommes qui, dans sa pensée, représentent les chefs des tribus sauvages, dont il a entendu raconter les exploits. Lorsqu'il eut atteint sa huitième année, il fut envoyé à l'école. Sa nature indépendante et fière se plia difficilement au régime scolaire ; il s'ennuya, s'impacienta, en un mot fut un mauvais écolier. Lorsqu'il sut lire et écrire, ses parents le rappelèrent à la maison, et il dut, comme ses frères, se livrer aux durs travaux des champs. Mauvais écolier, il ne fut guère meilleur agriculteur. Son besoin de produire le poursuivait sans cesse, et il consacrait ses soirées et ses loisirs à sculpter et à dégrossir des morceaux de bois.

Il avait alors dix ans. Son père avait entrepris, pour occuper les longues soirées de l'automne, de lire à M<sup>me</sup> Hébert les *Relations des Jésuites*, pendant que celle-ci,